

Musée
des **AGS** **DTN**
Toulouse

Magazine
Hiver—2025/26



Réouverture

La parenthèse
en chantier

Architecture

Le pavillon d'accueil
en question



Aimer Vivre à Toulouse

MAIRIE DE  **TOULOUSE**



WEEKEND FAMILLE

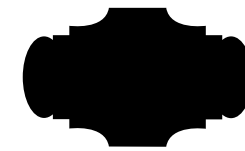
Musées & Monuments

Visitez-les tous !
Infos et programme



Aimer Vivre à Toulouse

MAIRIE DE TOULOUSE



Comme les musées, les magazines appartiennent à la famille des choses qui durent. Celui que vous tenez entre les mains n'y fait pas exception. Il est ce rectangle obstiné sans batterie ni lumière qui se lit, s'altère, se corne, s'oublie, et surgira un jour d'un carton de déménagement, au milieu de bribes de vie ancienne.

Le support idéal, en somme, pour accompagner la réouverture du musée des Augustins après sept ans de travaux, et célébrer, plus encore que ses murs, les personnalités qui l'animent, le pensent, l'organisent, le restaurent, le visitent et l'aiment.

Vous y lirez les élans de liberté, de convivialité et de responsabilité insufflés par sa conservatrice, une conversation entre deux cauchemars symbolistes, une histoire de fantômes dans l'escalier, le témoignage d'un cuisinier fou de musées, l'itinéraire de jeunes guides intarissables, des moments en famille et des rêves de visiteurs.

Vous y prendrez surtout la mesure de ce qui porte les Augustins d'aujourd'hui : la passion de ceux qui y travaillent, la curiosité de ceux qui le traversent, et l'idée que l'art cesse d'intimider quand il est source de plaisir.

Bonne visite et bonne lecture !

Abonnez-vous :

Chaque semestre, recevez gratuitement dans votre boîte aux lettres le magazine et le programme du musée des Augustins. Adressez votre demande à : augustins@mairie-toulouse.fr

Directeur de publication
Jean-Luc Moudenc,
Maire de Toulouse,
Président de Toulouse
Métropole

Contenus et coordination
Musée des Augustins

Rédaction
Sébastien Vaissière

Direction artistique
Thomas Dimetto
& Supernice

Impression
Imprimerie Ménard

—

Crédits photo

Couverture / P.8 > P.14
Mairie de Toulouse
Léo Itarte

P.4/5/6/21/28/29/30/31/33
39/41
Musée des Augustins
Daniel Martin

P.6/16/34
Mairie de Toulouse
Patrice Nin

P.16
F. Giori

P.16/17/36/37/42
Musée des Augustins

P.16/19
Aires Mateus

P.17
Mairie de Toulouse
Daniel Mini

P.22/24/27
Sébastien Vaissière

P.25/26
Pablo Valbuena

P.26
Viktor Rasputin

P.30
Maison de ventes
Metayer Mermoz

P.38
Agence Verri

P.6
En bref

Des nouvelles du musée. À picorer.

P. 8
L'image

Coulisses de la réouverture.

P. 10
Le grand entretien

Laure Dalon, conservatrice et directrice du musée, revient sur les chantiers et défend une idée simple : un musée doit accueillir, questionner, bousculer et rendre libre, sans intimider.

P. 16
Si vous avez raté le début

Sept ans de travaux, de fouilles et de rebondissements. Chronologie d'une métamorphose.

P. 18
Foire aux questions

Tout ce que vous vous demandez (ou pas) sur le nouveau pavillon d'accueil signé Aires Mateus.

P. 20
Thivier vs Martin,

Une sculpture et un tableau se répondent sur fond d'obsessions symbolistes du 19^e siècle.

P. 24
Création en cours

L'artiste Pablo Valbuena transforme l'escalier Viollet-le-Duc en machine à remonter le temps.

P. 28
Nouvelles acquisitions

Tournier, Martin, Falguière... Inventaire des derniers trésors en date venus enrichir la collection.

P. 32
La vie des collections

Les restauratrices Anne Liégey et Alice Wallon-Tariel racontent le laser, les gels, la chimie et l'art de ne pas abîmer ce qu'on restaure.

P. 34
La marque jeune

Des étudiants guident les visiteurs. Histoire d'un programme de médiation pas comme les autres.

P. 36
Suivez le kid

Parcours ludiques, tarifs accessibles, médiation sans condescendance : le musée fait la cour aux familles. Et ça marche.



Alexandre Falguière
Buste d'enfant
1870

P. 38
Fan zone

Portrait de Quentin Pellestor Veyrier, chef cuisinier fou des musées en général et des Augustins en particulier.

P. 40
Sur place ou à emporter

Artisanat local, produits éco-responsables et esprit toulousain : bienvenue dans la nouvelle boutique des Augustins.

P. 41
Tolle lege

Nos suggestions de lectures, podcasts et expositions pour prolonger l'esprit augustinien au-delà des murs.

P. 42
Au musée des Augustins, j'aimerais...

Florilège tendre, drôle et déroutant des messages laissés par nos visiteurs.





Pierre-Henri de Valenciennes (1750-1819)
Campagne romaine



Ateliers de dessin

Jeannette Giannini, historienne de l'art, enseignante en arts plastiques et guide conférencière, propose au musée dix ateliers de dessin face aux œuvres. Le samedi matin, carnet A3 sur les genoux pour observer, observer encore (c'est le secret), saisir les proportions, les ombres et la lumière. Ces ateliers conviviaux, alternant bases académiques et explorations créatives, affûtent le regard et le geste des débutants, des confirmés et des rouillés. Une restitution collective clôt le cycle au mois d'avril. Les participants y partagent leurs trouvailles graphiques et leurs hésitations heureuses, en présence de la directrice du musée.
De 10h30 à 12h30 les 10, 17, 24 et 31 janvier, les 7 et 14 février, les 14, 21 et 28 mars, les 4 et 11 avril.

Cycle Ciel au Salon vert

Le Salon vert inaugure un cycle consacré aux quatre éléments, manière de faire respirer le musée sans ouvrir les fenêtres. Premier volet : le ciel. Le motif coule de source : peu de thèmes relient aussi naturellement l'histoire spirituelle du couvent et le destin aérospatial de Toulouse. On a sorti des réserves les clairs de lune de Vernet, convoqué les ciels mongols de Sophie Zénon, les tempêtes de Gazard, le bleu de Geneviève Asse, sans oublier les Hollandais du Siècle d'Or qui scrutaient les nuages avec une rigueur de météorologue. Tableaux anciens et photographies contemporaines s'interrogent et se répondent poliment, dans un accrochage nourri par les prêts du Château d'Eau, des Abattoirs et du musée des Arts Précieux Paul-Dupuy.

Nocturnes : moins, mais mieux

Exit les rendez-vous hebdomadaires. À partir du 15 janvier, le musée resserre ses nocturnes pour mieux les densifier : une fois par mois seulement, jeudi ou samedi, mais en mode événementiel, avec un climax pour la Nuit européenne des musées, le 16 mai jusqu'à 1 h du matin. Le pari de ces soirées rares : faire du créneau 18 h-21 h un moment de rencontre plutôt qu'une simple ouverture prolongée. Chaque nocturne se change ainsi en petite fête thématique : bien-être le 15 janvier (sophro-visite et yoga), Saint-Valentin le 14 février, *Réveil des musées* le 19 mars avec les étudiants de l'Institut Catholique de Toulouse, et exploration des arts plastiques le 16 avril (dessin modèle vivant et atelier créatif). Chaque soirée est agrémentée de pauses musicales à 18 h 30 et 20 h.
Billet d'entrée du musée (5 euros plein tarif, 3 euros tarif réduit), réservation obligatoire pour les activités.

L'intelligence naturelle

Le musée des Augustins s'inscrit à sa manière dans les manifestations de la Semaine du Cerveau. Cet événement international de sensibilisation à l'importance de la recherche sur le cerveau se traduit ici par une déambulation dans nos images mentales à travers les œuvres du musée. Aurélie Fourment, qui anime cette exploration singulière, enseigne à la fois les arts appliqués, les sciences cognitives et les neurosciences appliquées. « On parle beaucoup d'intelligence artificielle, note-t-elle, mais qui prend soin de l'intelligence naturelle ? » Sans doute un musée des beaux-arts est-il le lieu rêvé pour s'en préoccuper.
Dimanche 22 mars à 10h30, dès 16 ans. 9/7 euros. Réservation obligatoire.

De l'art des interstices

Cela ne vous aura pas échappé : trois artistes contemporains ont pris leurs quartiers au musée. Pas dans les salles d'exposition mais dans les interstices ou les zones en travaux. Flora Moscovici a couvert le hall de couleurs roses et brun-orangé inspirées de *Sucre de Pastèque*, le roman culte de Brautigan. Dans l'escalier dessiné par Viollet-le-Duc, Pablo Valbuena capte et diffuse le son des pas et des voix qui pulse à l'unisson d'un néon suspendu (lire l'article page 26). Dans le grand cloître, enfin, Stéphanie Mansy déroule une peau textile imprimée. L'œuvre, doublement protectrice, enveloppe les colonnes en chantier et médite, en douceur, sur ce que l'usure du temps inflige aux pierres, aux arts, et aux musées qui les abritent.

Amis, avec un A comme Augustins

Aimer les Augustins crée des liens. C'est en substance la philosophie de l'association des Amis du musée. Elle rassemble curieux, amateurs d'art et mécènes autour d'un programme annuel dense : conférences, projections, rencontres, coulisses, voyages. Les Amis ont permis l'acquisition du *Joueur de Luth* de Nicolas Tournier en 2024 et financé la restauration des colonnes du grand cloître. Ils profitent toute l'année d'un accès illimité au musée, de tarifs réduits sur les activités et d'un dialogue privilégié avec les équipes.
Adhésion individuelle : 50 euros, couple : 70 euros, étudiant -25 ans : 5 euros. Déduction fiscale de 66 %.



Septembre 2025. Les chapiteaux réintègrent la salle romane. Préservés des vibrations liées aux travaux de la future boutique, ces joyaux romans retrouvent leur place grâce à l'expertise des équipes du groupe Bovis. Caroline Berne, régisseuse du musée, supervise cette opération qui mobilise tout le savoir-faire de cette entreprise spécialisée dans la manutention d'œuvres d'art.

Monumentale intimité



La *Salammbô* de Jean-Antoine-Marie Idrac se cache sous un drap en attendant la réouverture.

Pour accompagner la réouverture du musée, il convenait de s’asseoir avec sa directrice et conservatrice Laure Dalon. Et revenir avec elle sur ce qui s’est joué ces six dernières années. Rien de moins que la refonte d’un des plus anciens musées de France, et bien plus qu’une rénovation. Une réflexion sur ce que signifie faire vivre, en 2025, un couvent du 14^e siècle transformé en musée.

>>>



Laure Dalon, directrice et conservatrice du musée des Augustins depuis octobre 2022.

>>>

Votre passé estudiantin toulousain a-t-il donné une saveur particulière à votre arrivée à la tête du musée des Augustins ?
J’ai passé trois années fondatrices ici, en prépa Chartes au lycée Fermat. Je vivais dans une bulle, enfermée dans mes livres : c’était à mes yeux le prix à payer pour réussir le concours que je préparais ! Je me suis fait des amitiés fortes mais je n’ai que très peu exploré Toulouse au-delà du quartier du Capitole.

Cela a-t-il pesé dans votre décision de rejoindre Toulouse ?
Ce qui est certain, c’est que lorsque l’ancien conservateur, Axel Hémerly, m’a téléphoné à Amiens pour me parler de son départ prochain, j’ai ressenti un électrochoc, le sentiment d’un chemin cohérent qui suivrait. Après notre conversation, j’ai croisé une voiture garée en double-file et dont les warnings clignotaient. Un autocollant du Stade Toulousain décorait la lunette arrière. J’y ai vu un signe !

Vous avez quitté le Musée de Picardie d’Amiens, qui venait à peine de rouvrir après travaux, pour retrouver un autre musée fermé. Est-ce un hasard ou avez-vous un faible pour les chantiers ?
Quand j’ai annoncé à mes collègues d’Amiens que je partais affronter un nouveau chantier, leur réaction a été unanime : « Vraiment ? Tu n’as pas eu ton compte ? » Mais si la rénovation avait été achevée ici, le poste m’aurait sans doute moins intéressée... Ces moments charnières me passionnent et me stimulent, ils offrent l’opportunité de tout re-questionner mais en respectant l’identité du lieu.

Sur quoi ce questionnement portait-il au musée des Augustins ?
Principalement sur l’équilibre entre le bâtiment et les collections. Le musée des Augustins, c’est un monument historique remarquable en même temps qu’un musée. Comment gérer cette double identité ? Comment rééquilibrer la place d’un musée dans lequel, pour caricaturer, on avait l’impression que les œuvres s’excusaient parfois d’être là, tant le bâtiment occupait l’attention ? Il s’agissait aussi de mieux intégrer certains espaces dans le parcours.

Lesquels ?
Je pense notamment à des zones de circulation qui n’étaient pas des lieux d’accrochage et cassaient le rythme de la visite.

En plus d’un nouveau logo et d’une nouvelle identité graphique, le musée rouvre en affichant trois valeurs cardinales : convivialité, responsabilité, liberté. Pourquoi ce triptyque ?
Le rêve de l’équipe d’un musée est de s’adresser à tous et de tout dire. C’est pourtant impossible. Il faut un fil conducteur, une colonne vertébrale. C’est pour cela que nous avons réfléchi à ce qui nous paraissait le plus important. La convivialité s’est imposée : si l’on ne tend pas la main, rien ne peut advenir. Cette idée résonne bien avec l’identité toulousaine. Mais la convivialité ne suffit pas si elle n’est pas habitée par la conscience de notre responsabilité. On ne peut pas se contenter d’une convivialité de surface.

Que voulez-vous dire ?
Nous vivons dans une société saturée d’images dont nous avons perdu les clés de compréhension. Il me paraît important que les musées décryptent leurs collections et les connectent aux préoccupations d’aujourd’hui. Ce n’est pas évident au musée des Augustins dont la collection compte beaucoup d’œuvres religieuses. Les visiteurs d’aujourd’hui ont moins que ceux d’hier les pratiques culturelles nécessaires pour les comprendre. Nous avons donc un travail d’iconographie à faire et des coups de projecteur à donner sur les évolutions esthétiques.

« Nous vivons dans une société saturée d’images dont nous avons perdu les clés de compréhension. Il me paraît important que les musées décryptent leurs collections et les connectent aux préoccupations d’aujourd’hui. »

Un exemple ?
Nous avons, dans les collections, énormément de représentations stéréotypées. Des personnages féminins largement dénudés, la figure du savant en vieil homme barbu, des héros et héroïnes que nous présentons souvent sous l’angle de l’histoire mythologique ou du courant artistique, sans nécessairement éveiller des questionnements sur la scène que nous avons sous les yeux. J’ai choisi de dégager des thématiques, non pas avec un discours révolutionnaire, mais par le simple fait de créer des correspondances et des dialogues. S’étonner par exemple qu’un personnage comme Cléopâtre, grande stratège politique, devienne au 19^e siècle un pur fantasme érotique, sys-

tématiquement nue et la plupart du temps morte ou mourante... Le mentionner dans un cartel plutôt que de s’en tenir au vocabulaire convenu des courants artistiques, peut susciter une réflexion. Inciter à vraiment regarder les œuvres, attirer l’attention sur ce que nous avons réellement sous les yeux, voilà l’essentiel. Mais cette lecture critique ne doit pas entraver la liberté du visiteur.

Justement, c’est là le dernier mot de votre triptyque...
La liberté découle de la configuration architecturale du musée. Impossible d’imposer un parcours fléché. Les visiteurs peuvent emprunter un escalier et en descendre un autre, s’arrêter dans le cloître, choisir une entrée au hasard. Cette liberté de circulation traduit une liberté plus profonde : celle de ressentir ce que l’on veut. Une large partie du public se sent encore

mal à l’aise dans les musées parce qu’elle estime ne pas savoir ce qui est bien ou mal. Je voudrais qu’ils saisissent que cette inquiétude est sans objet. Chacun est libre d’apporter son propre bagage, de s’attarder ou de circuler rapidement. Cette invitation à la liberté s’exprime aussi dans les outils que nous proposons.

Le numérique et les écrans envahissent les musées. Comment les Augustins en usent-ils ?
Je privilégie une approche sensorielle fondée sur la rencontre directe avec les œuvres, et il me semble que l’équipe du musée toute entière est dans cet état d’esprit. Personnellement, je préfère observer trois minutes de plus une sculpture plutôt que de manipuler une borne. Mais j’observe mon jeune fils et les enfants de sa génération : ils se précipitent sur ces outils qui stimulent leur

>>>



Tout au long des travaux, les œuvres n'ont pas quitté le musée. Emballées, protégées, bichonnées, elles ont changé de place et de salle au gré de la progression du chantier. Une tâche logistique complexe.

>>> curiosité. Le numérique n'est donc ni à bannir ni à généraliser. C'est un complément pertinent dans certaines situations. Il améliore parfois l'expérience sensorielle ou enrichit la visite. Cette question des sens traverse d'ailleurs le travail des artistes contemporains que nous avons conviés.

Qu'attendez-vous de ces œuvres contemporaines ?

Mon intuition était d'inviter des artistes à porter leur regard sur le lieu dans sa globalité. Certains espaces, souvent des nœuds de circulation, manquaient d'identité. Avec ces installations, nous créons une expérience sensible, nous réintroduisons une

dimension poétique dans ces interstices. Les artistes ont tous mené un dialogue avec le bâtiment.

Vos sujets d'étude vous ont amenée à travailler la sculpture. Comment cela nourrit-il votre travail au sein du musée ?

La question des perspectives me préoccupe constamment. J'aime appréhender les œuvres en trois dimensions et créer des échos visuels inattendus : on peut faire le tour d'une statue, la regarder de dos. Chaque angle offre de nouvelles correspondances avec son environnement. Le rapprochement que j'ai orchestré entre *Le*



Cauchemar et *La Course à l'abîme* illustre cette démarche (voir p.20). Ces correspondances qu'on imagine sur le papier et qui prennent vie, c'est ce qui me réjouit le plus. Mais je dois confesser que je n'ai pas pu approfondir autant que je l'aurais voulu ce travail sur les collections.

Vous évoquez là votre double casquette de conservatrice et de directrice... C'est le cœur du métier : concilier conservation du patrimoine et exploitation d'un lieu. Je me suis davantage sentie directrice que conservatrice ces trois dernières années. Le calendrier ne m'a pas laissé suffisamment de temps pour me plonger dans les collections. Nous présenterons bien des nouveautés, mais nos réserves recèlent d'autres œuvres qui mériteraient d'être montrées. C'est un chantier passionnant qui m'attend pour enrichir et faire évoluer sans cesse ce premier parcours.

Cette tension entre conservation et ouverture est-elle permanente ? C'est une négociation constante. L'accueil du public peut entrer en contradiction avec les impératifs de sécurité. La préservation des collections peut s'opposer aux objectifs de médiation. Le statut de monument historique complique l'exploitation. Il s'agit de trouver le point d'équilibre. L'essentiel est de répondre aux attentes d'aujourd'hui. Un musée ne se vit plus comme dans les années 1950. Le souci de l'accessibilité illustre bien cette évolution. Mettre ce patrimoine à disposition de tous constitue notre responsabilité fondamentale.

Que recouvre pour vous le terme accessibilité ? Il dépasse la simple accessibilité physique. Il s'agit aussi de diversifier les modes d'approche. Le parcours multisensoriel incite les visiteurs à toucher, à écouter, à mobiliser d'autres sens que la vue. L'objectif, c'est que les visiteurs ressortent enrichis, qu'ils aient compris quelque chose du monde d'aujourd'hui à travers ces œuvres anciennes.

Comment avez-vous l'habitude de présenter le musée des Augustins ? J'explique que ce musée a un charme particulier. Que sa visite est une expérience sensible, et que dès la porte franchie, quelque chose de magique et d'enchanté opère. Quand on l'a visité, on ne l'oublie pas. On en ressort marqué, peut-être un peu changé. C'est un lieu qui fait vivre un joli paradoxe : il crée de l'intimité alors qu'il est monumental.

« VENEZ, ET SURTOUT... REVENEZ ! L'ACCROCHAGE VIVRA, ÉVOLUERA. DE NOUVELLES ŒUVRES SORTIRONT DES RÉSERVES. »

Est-ce son passé religieux qui se fait encore sentir ? J'en suis convaincue. Les Augustins se sont implantés ici au 14^e siècle pour aller à la rencontre des habitants, porter la parole évangélique au cœur de la cité. D'une certaine manière, nous reprenons cette mission. À la différence notable que nous invitons les gens à pénétrer dans le bâtiment, ce qui n'était pas le cas au sein du couvent ! Nous partageons une invitation symbolique à lever les yeux, à prendre de la hauteur. Il subsiste une empreinte perceptible de cette vocation originelle, c'est certain. C'est d'ailleurs ce qui m'a inspiré la première thématique de notre programmation : le ciel.

Pourquoi ce fil rouge ? Je cherchais un lien entre passé et présent, qui résonne avec l'identité du lieu. Le ciel permet de convoquer l'histoire du musée de façon subtile. On peut le traiter sous un angle spirituel ou comme motif artistique. Ce n'est pas une grande exposition, mais plutôt des accrochages et des interventions qui vont évoluer tout au long de l'année, en filigrane du parcours permanent. Pour le tout premier accrochage, nous invitons des œuvres provenant des collections du Château d'Eau, des Abattoirs ou du musée des Arts Précieux Paul-Dupuy pour enrichir cette approche. Il est réjouissant de créer un lien évident entre les collections !

Une thématique qui annonce une série ? Ciel, qui touchera à l'air, inaugurera un cycle sur les quatre éléments. Puis viendront la terre, le feu et l'eau dans les années suivantes. Chaque fois, nous pourrions évoquer l'histoire du bâtiment, mettre en valeur les collections d'une façon sensible et singulière, tout en laissant les artistes s'exprimer sur ces différents motifs.

Quel message adressez-vous à ceux qui ont déjà visité le musée des Augustins ? Venez, et surtout... revenez ! L'accrochage vivra, évoluera. De nouvelles œuvres sortiront des réserves. La réouverture de l'église en juin sera spectaculaire. Même les travaux dans le cloître peuvent être envisagés comme une opportunité. Nous les accompagnerons avec une médiation dédiée et des installations artistiques, pour faire aussi de ce chantier une expérience poétique.



Si vous avez raté le début

Dix ans de travaux, de fouilles, d’ouvertures éphémères et de rebondissements... Pour accompagner vos retrouvailles avec les chapiteaux romans, les toiles monumentales et le grand cloître, voici une petite rétrospective de cette grande métamorphose, de 2017 à 2027 !

2017

Première phase de remise en état des salons de peinture. Les travaux portent sur les verrières conçues au 19^e siècle d’après les plans de Viollet-le-Duc. Avec le temps, celles-ci se sont opacifiées et ont perdu de leur étanchéité. La rénovation des réserves est aussi au programme.



31 mai 2019



Le musée ferme ses portes. Le chantier commence par la mise en accessibilité intérieure : installation d’ascenseurs et aménagement de rampes dans l’église, les salles gothiques, le petit cloître et de mains courantes, notamment dans l’escalier Darcy.

2021-2022

Les fouilles préventives obligatoires mettent au jour les vestiges d’une chapelle Renaissance dite *Ecce Homo*, un couloir menant au cloître, une apothicairerie et un puits. Cette découverte majeure bouleverse le calendrier et oblige à repenser le projet architectural.

Printemps 2023

Une deuxième intervention dirigée par Christophe Calmés, de la cellule archéologique de Toulouse Métropole, approfondit l’exploration de la chapelle *Ecce Homo*. On découvre de nouveaux médaillons sculptés et des sépultures, ainsi que des traces d’occupation du site qui remontent à l’Antiquité.



L’église ouvre ponctuellement pour l’exposition *Théodule Ribot (1823-1891) - Une délicieuse obscurité*. Quatre-vingt tableaux issus de collections françaises et internationales. Le public se familiarise avec ce peintre autodidacte méconnu, admiré en son temps par Fantin-Latour et Rodin.

Été 2023

Lancement du chantier du pavillon d’accueil imaginé par l’agence portugaise Aires Mateus. L’édifice, ouvert rue de Metz sur un parvis réaménagé et végétalisé, est pensé pour garantir à tous l’accessibilité au cœur du bâtiment.



24 juin - 16 octobre 2023

137 000 visiteurs retrouvent le musée des Augustins le temps d’une parenthèse estivale. On accède au petit cloître Renaissance, au grand cloître et à l’église, où un nouvel accrochage est proposé, mettant en valeur des figures toulousaines et une réflexion sur les stéréotypes de genre lisibles dans les collections du musée. Les auteurs de BD toulousains Frédéric Maupomé et Guillaume Chuffart (Gom) y apportent des ponctuations ludiques et insolentes.

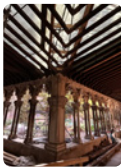


Novembre 2024

Coup d’envoi de la restauration du cloître du 14^e siècle, le seul encore debout dans le Sud-Ouest. Toitures, murs, évacuation des eaux et réseau électrique font l’objet d’une première phase de travaux.

Mai 2025

Ce projet de restauration obtient la troisième place au Trophée du patrimoine remis par la délégation Occitanie-Pyrénées de la Fondation du patrimoine.

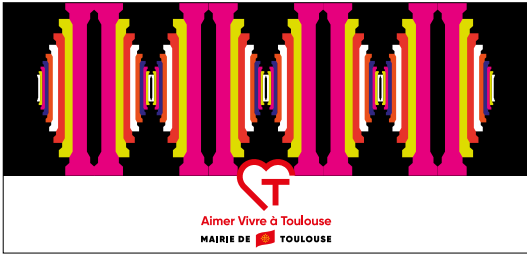


2024

Des restaurateurs perchés à huit mètres de hauteur ravivent la voûte en berceau de la salle constituant la pointe de l’aile Darcy, à l’angle de la rue de Metz et de la rue d’Alsace-Lorraine. 21 000 briques et 12 kilomètres de joints retrouvent leur éclat.

15 novembre 2024

La Mairie lance une campagne de financement participatif avec la Fondation du Patrimoine. Il s’agit de restaurer les 160 colonnes et chapiteaux du grand cloître. Le Cercle des mécènes, le premier, verse 20 000 euros, le Fonds Impact régional 30 000. En mars, le Stade Toulousain apporte une contribution de 5 000 euros : des piliers au soutien de colonnes, en somme. D’autres généreux mécènes se mobilisent à leur suite.



Été 2025

Les escaliers font peau neuve : pierres nettoyées et rampe en fer forgé dessinée par Viollet-le-Duc remise en beauté.

Rentrée 2025

Le pavillon Aires Mateus est terminé. L’esplanade végétalisée devient un nouvel espace public. La boutique s’installe dans l’ancien bureau de poste, avec vitrines sur la place Esquirol.



19 décembre 2025

Le musée des Augustins est ouvert.

Printemps 2027

Fin du chantier de restauration des colonnes et chapiteaux du grand cloître.

Automne 2025

Les œuvres prennent peu à peu leurs nouvelles places dans les salons et l’escalier : des retrouvailles ou de vraies nouveautés ! Les travaux de restauration des colonnes démarrent après validation de la commission scientifique incluant des conservateurs du Louvre. Les protocoles de nettoyage sont complexes à établir. De nombreux tests sont nécessaires, différents procédés seront utilisés tout au long du chantier.

À partir de l’été 2026

L’église et les salles gothiques rouvrent progressivement.

Questions brûlantes sur le pavillon d'accueil

Qu'on goûte ou pas le nouveau pavillon d'accueil, on s'interroge tous à son sujet. D'où cette foire aux questions nourrie par les remarques entendues au musée et ailleurs.

Mateus, eux, parient que dans une ville contemporaine comme Toulouse, « immergée dans les images, les mouvements et le bruit », la nouvelle entrée sera « un vide vers lequel le visiteur se tourne naturellement ».

05 — Une aile du 21^e siècle pour un bâtiment médiéval : quel scandale !
La construction du couvent des Augustins a débuté au 14^e siècle, elle s'est poursuivie tout au long du 15^e siècle, l'église a été achevée au 16^e, le petit cloître au 17^e. Le réfectoire des moines a été rasé au 19^e siècle et remplacé par une aile moderne inaugurée en 1898... Une architecture du 21^e siècle inaugurée en 2025 : un scandale, vraiment ?

06 — Aires Mateus... c'est-à-dire ?
Deux frères portugais, Manuel et Francisco, figures internationales de l'architecture minimaliste, reconnus pour marier bâti patrimonial et formes d'aujourd'hui. Leur marque de fabrique : des volumes blancs, géométriques, creusés comme des sculptures.

07 — Pourquoi eux ?
Parce que leur projet, choisi parmi les 24 en lice, cohabitait toutes les cases : accessibilité universelle sans différenciation des parcours, identité forte, geste contemporain, respect du contexte historique et re-création de la quatrième aile.

08 — Est-ce une quatrième aile ou une nouvelle entrée ?
Les deux ! Le bâtiment matérialise symboliquement la quatrième aile du cloître détruite au 19^e siècle lors du percement de la rue de Metz. Toutefois, contrairement à l'ancienne aile qui abritait le grand réfectoire, celle-ci est une entrée contemporaine qui regarde vers la ville.

09 — Mais où est donc l'escalier ?
Il n'y en a pas. Pour une entrée de plain-pied sans ascenseur disgracieux ni discri-

mination, il fallait rattraper 1,30 mètre de dénivelé entre la rue de Metz et le grand cloître. Les architectes ont créé une pente si douce qu'on la descend sans s'en apercevoir. Avec ce nouveau pavillon, valides et personnes à mobilité réduite entrent par la même porte et descendent en même temps. De l'accessibilité qui ne se voit pas. Un défi complexe relevé.

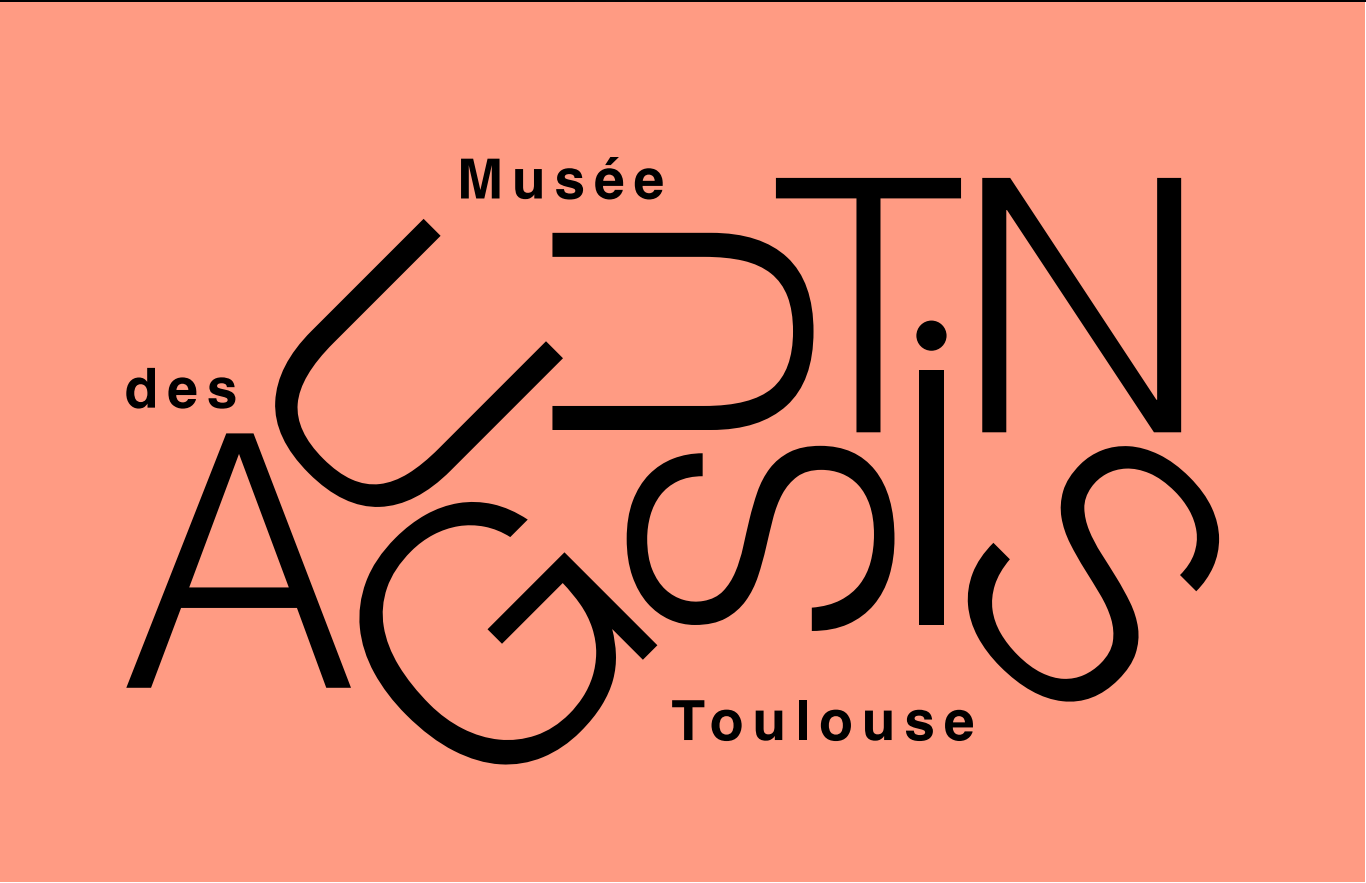
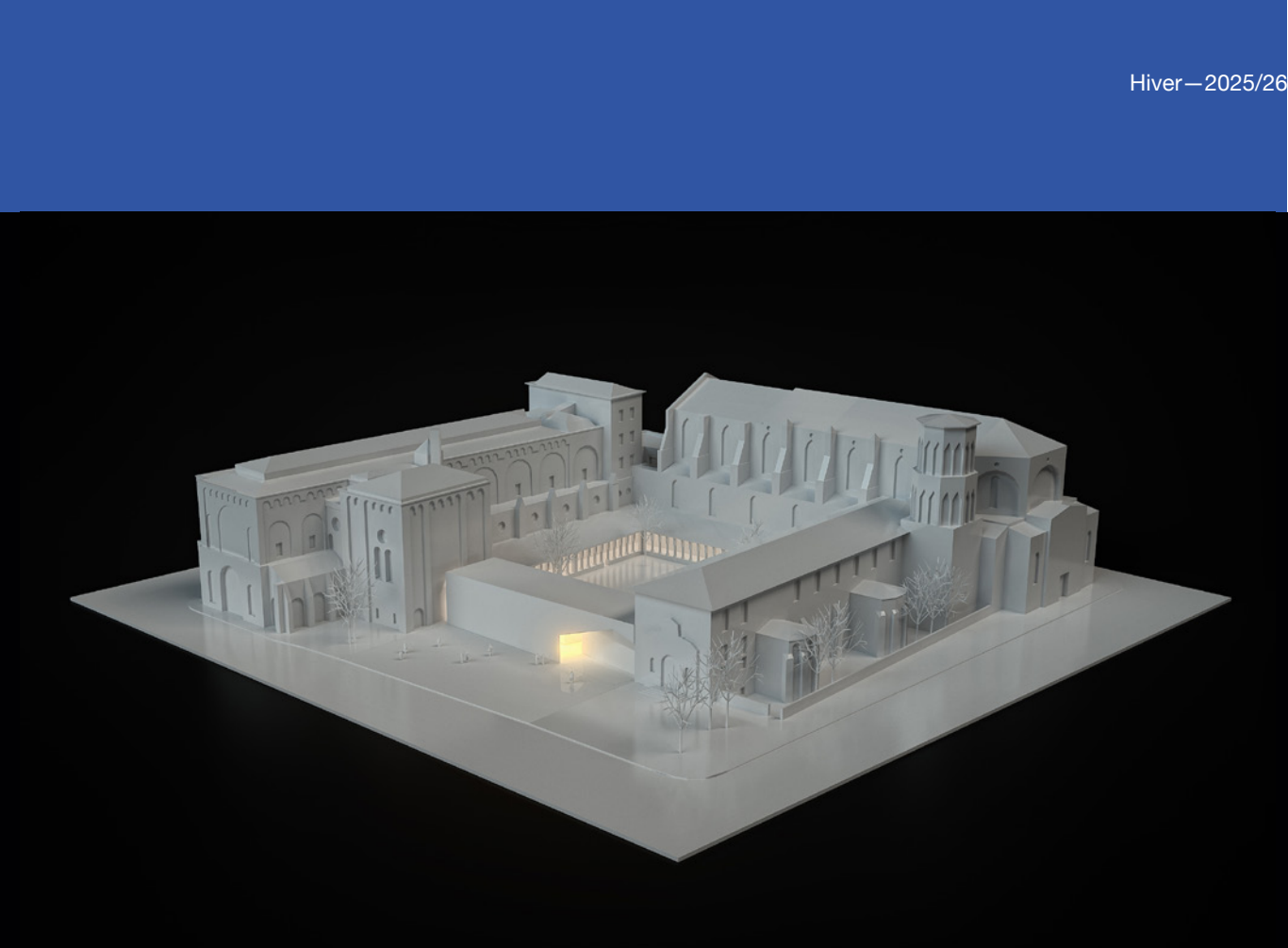
10 — On dirait bien que le logo a changé lui aussi ?
Le musée a profité de sa mue pour revoir son identité visuelle. L'agence Thomas Dimmetto & Supernice s'est chargée de cette métamorphose. Le nouveau logo dit exactement la nouvelle ambition des lieux : préserver le charme et valoriser les œuvres sans réprimer le mouvement ni la spontanéité.

11 — À l'intérieur, c'est vide aussi ?
Au contraire ! L'architecture reste épurée dans ce grand hall d'accueil et de services, mais toutes les informations utiles à la visite sont délivrées. Ceux qui craignent l'austérité de l'architecture seront rassurés par la chaleur de l'équipe d'accueil et de billetterie.

12 — Que voit-on en entrant ?
On aperçoit, par une grande baie vitrée, le grand cloître, les gargouilles, la beauté tranquille du patrimoine médiéval. Cette vue est un cadeau : l'expérience commence avant même de prendre son billet.

13 — Et le parvis, morne plaine ?
Non. Une surprise à venir à l'ombre des magnolias toujours en place et des nouvelles essences tout juste plantées.

14 — En définitive, qu'en penser ?
À vous de juger ! Du blanc dans le rose, le refus du pastiche, des lignes pures, un espace qui respire, une accessibilité invisible. C'est une architecture qui interpelle. Donc vivante.



04 — C'est un peu austère, non ?
Le débat existe. Certains y voient un refus assumé du pastiche, d'autres un bloc austère. Les architectes de l'agence Aires

Cauchemar au cube

Une sculpture d'Eugène Thivier, qui dormait dans l'escalier Darcy, vient de rencontrer son âme sœur : un tableau d'Henri Martin tout juste acquis. Mêmes ailes démoniaques, même chair nue, même délire symboliste. Rapprochement inattendu qui s'opère dans le Salon rouge rénové.

>>>



Henri Martin
La course à l'abîme
1882



Eugène Thivier
Cauchemar
1894



Octobre 2025 : le Cauchemar vient d'être déposé dans le Salon rouge encore en travaux, au pied de La Course à l'abîme.

>>>

Depuis 1931, au musée des Augustins, une sculpture a le sommeil troublé. Un démon féminin ailé pèse sur ses hanches. C'est *Le Cauchemar* d'Eugène Thivier. 2,15 m de mauvais rêve sculpté. Comment ce marbre a-t-il atterri à Toulouse ? Mystère. Les archives sont muettes sur les circonstances de son arrivée.

En 2024, le musée acquiert un nouveau venu : *La Course à l'abîme* d'Henri Martin. On y voit un jeune barbu (Martin en personne, alors âgé de 22 ans) pris dans une descente aux enfers dans un fatras de tigres, de corps nus, de créatures ailées et de couples enlacés. Le tout accompagné, au Salon de 1882 où il fut présenté, de vers signés d'un certain Lapierre qu'on a depuis oublié : « En avant ! Vive la mort ! La mort devient entremetteuse / Et s'unit à l'Amour, assassin plus savant. » Vaste programme.

Le tableau arrive, et surprise : l'aile peinte de Martin répond à celle sculptée de Thivier. Idem pour les corps renversés. Le rapprochement est trop beau pour le laisser passer. Les deux œuvres prennent la direction du Salon rouge au premier étage, devant un grand cube blanc neuf qui sied bien à ce dialogue inattendu.

L'histoire du cauchemar comme motif artistique commence en 1781. Un peintre suisse installé à Londres, Johann Heinrich Füssli, expose un tableau (visible de nos jours à Detroit) qui fait son petit effet. Une femme y dort, un démon accroupi sur sa poitrine et un cheval surgissant de la pénombre. L'image devient virale autant qu'on peut l'être à l'époque de la gravure. On fait des copies, des caricatures, on s'en inspire. Le cauchemar pictural est né, et il fera une belle carrière.

Un siècle plus tard, Eugène Thivier (1845-1920) s'en empare à sa façon. Sculpteur parisien méconnu né dans une famille hostile aux vocations artistiques (on voulait qu'il fasse quelque chose de plus sérieux, du genre notaire), il traduit en marbre cette vision oppressante. Son *Cauchemar*, sculpté en 1894, fait sensation à l'Expo universelle de 1900, celle du triomphe des frères Lumière et de l'invention du moteur diesel. Ce marbre blanc reste son chef-d'œuvre et une œuvre culte du musée des Augustins.

Douze ans avant Thivier, le jeune Henri Martin (né à Toulouse en 1860, formé aux Beaux-Arts de sa ville puis à Paris chez Jean-Paul Laurens grâce à une bourse municipale) expose sa propre version de l'enfer avec *La Course à l'abîme*. La toile, restée dans son atelier, a été proposée à la vente par les descendants du peintre en 2024. Aubaine pour le musée, qui possédait déjà huit tableaux de Martin.

D'autant plus que celle-ci réserve une autre surprise dans sa partie droite : des touches de couleur pure appliquées des années plus tard, par un Martin revenu sur sa toile de jeunesse y ajouter de petits points lumineux. Ces accents pointillistes, qui ont fait sa célébrité, se retrouvent dans les tableaux monumentaux accrochés au Capitole de Toulouse. Ils font aussi le charme des grands décors de la salle du Palais-Royal à Paris où le Conseil d'État discute des projets de loi du gouvernement.

Ces deux cauchemars, le parisien et le toulousain, ne sont pas des cas isolés. Les années 1880-1890 qui ont vu la création de ces œuvres ont été hantées par ce thème. Cette génération d'artistes lisait Dante et Poe, déclamait Baudelaire et Verlaine, jouait les spirites, faisait les mêmes rêves mauvais, fréquentait les mêmes salons. Le rapprochement n'est donc pas qu'une astuce de présentation. C'est une proposition en forme de points d'interrogation : et si le cauchemar 19^e était le symptôme d'une époque prise entre ordre et chaos, tradition et liberté, corps couverts et chair offerte ? Une génération qui se faisait peur pour mieux se comprendre ? Notre époque fait la même chose. Les démons ont changé, mais pas l'utilité de les peindre.



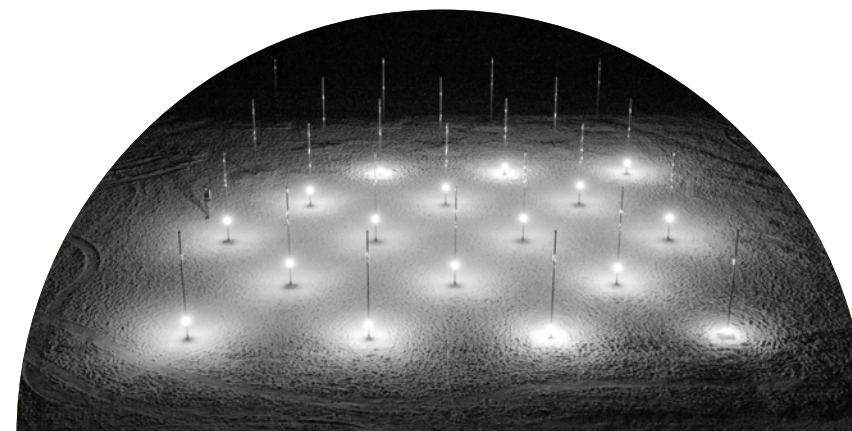
Esprits d'escalier

Sur les marches qui mènent aux salons de peinture, Pablo Valbuena enregistre le frôlement des pinceaux, le frottement des ponceuses et le son des scies. En ce mois d'octobre 2025, cet artiste de la lumière et du son travaille à transformer ce sas oublié en machine à remonter le temps.

On traverse le grand cloître en marchant sur des bâches. L'ouverture approche mais c'est encore le chantier. Derrière une vitre s'amorce un escalier qui mène aux salles de peinture. Un interstice entre deux lumières : en bas la lueur monacale du cloître, en haut la clarté aristo du Salon rouge, qui descend en majesté depuis ses grandes verrières.

Trois peintres en combinaison blanche s'affairent dans cet entre-deux. Un néon portable les éclaire d'une lumière crue d'atelier. Ils peignent en silence la rambarde décorée du blason de la Ville. Tout juste si l'on entend le flic-floc des pinceaux. Parmi eux, un quatrième homme vêtu de noir. Enregistreur au poing, il travaille à bout portant. Il s'appelle Pablo Valbuena. Silhouette élancée et falzar battle-dress plein de poches. Depuis trois semaines, il consacre ses matinées à ce qui pourrait passer pour une lubie : enregistrer la vie d'un escalier, ses murmures, ses ambiances, ses passagers et ses conversations.

Il capte à quelques millimètres le son des soies sur le métal. Puis il descend les marches, s'adosse à la brique, note des observations, réécoute au casque ce qu'il vient d'enregistrer.



Array [wave]
Pablo Valbuena, 2019

Pablo Valbuena compte parmi les artistes majeurs de l'installation sonore et lumineuse. À Toulouse, où il réside, on se souvient de *Formes de Résistance*, installation conçue pour le Nouveau Printemps 2024 au Monument à la gloire de la Résistance, mémorial souterrain qu'il avait transformé en espace de recueillement. On en ressortait en chuchotant, un peu inquiet.

À Paris, il a hypnotisé les passants des souterrains de la gare d'Austerlitz avec *Kinematope*, installation monumentale qui l'a fait connaître, présentée en 2014

puis reprise en 2019 lors de sa première grande exposition au Centquatre. Il a posé des œuvres visuelles et sonores comme celles-ci dans les rues, les musées et les galeries d'Europe, d'Amérique et d'Asie. « Les institutions me proposent des espaces dont elles ne savent pas trop quoi faire », sourit-il. C'est précisément ce qui le conduit dans cet escalier du musée des Augustins : un passage qu'on traverse sans y prendre garde, une transition entre deux moments forts du parcours du musée.

Diplômé de l'École d'architecture de Madrid, il a conservé de sa formation un goût pour l'espace. Mais là où l'architecte conçoit un lieu puis espère qu'il s'y déroule quelque chose, Valbuena arrive et observe ce qui se joue. Gestes, paroles, silences. La vie du lieu autant que sa respiration secrète : « Je ne pense pas à la géométrie mais aux événements que cet escalier provoque, aux circulations, aux relations entre les gens qui passent. Mon travail consiste à souligner ce qu'on voit et à rendre visible le reste. »

Ce qu'il prépare pour la réouverture relève précisément de cet état d'esprit : une installation sonore et visuelle qui changera l'expérience ordinaire de l'escalier en jouant avec la mémoire du lieu.

Concrètement, voici à quoi cela ressemble on pose le pied sur la première marche et soudain, on perçoit une conversation lointaine, des voix étouffées qui viennent d'en haut, comme des paroles fantômes. En gravissant les marches, les voix gagnent en netteté. Chaque conversation, chaque bruit diffusé par une enceinte directionnelle est



Tientos al Tiempo
Pablo Valbuena et Patricia Guerrero, 2021

>>>

matérialisé sur les murs par une tâche de lumière dont l'intensité varie au gré du volume sonore. Cette trace qui palpite, explique Valbuena, signale l'endroit précis où l'événement a été enregistré. Une géolocalisation temporelle, en quelque sorte.

« Plusieurs événements sonores pourront coexister, poursuit-il. Pendant que vous montez vers une conversation, une autre peut se dérouler simultanément en bas de l'escalier. Certains sons seront même mobiles, comme une personne qui chante ou récite un poème en gravissant les marches, son fantôme sonore reproduisant fidèlement ce déplacement. »

Le mot fantôme n'est pas choisi au hasard. Valbuena cite volontiers le philosophe Jacques Derrida et son « spectre », qui appartient au passé tout en surgissant dans le présent, et doté du pouvoir d'influer sur l'avenir. « C'est cette idée qui m'intéresse, développe l'artiste en retirant ses écouteurs. L'escalier devient une machine à remonter le temps. Comme une timeline dont les marches marquent la division de l'espace et du temps. »

Le dispositif technique est sobre : des enceintes discrètes, des projecteurs pour les tâches de lumière, un ordinateur qui orchestre l'ensemble. Rien de tape-à-l'œil.



Formes de Résistance, Toulouse
Pablo Valbuena, 2024

« Je tiens à l'économie de moyens. J'aime l'idée d'allier faible impact matériel et fort impact sur la perception. »

L'installation ne sera pas figée. À la réouverture, il s'agira d'une première version, mais l'artiste envisage d'enrichir l'œuvre, songe à capturer le vernissage lui-même et le brouhaha des visiteurs pour les intégrer à la partition sonore.

Reste la question, peut-être la plus importante, de la façon dont les visiteurs percevront ce qui se joue dans l'escalier. Valbuena n'aime guère l'idée d'un cartel trop explicatif qui déflorerait l'intention, mais récusé tout autant le « mystère artificiel de l'art contemporain qui, parfois,

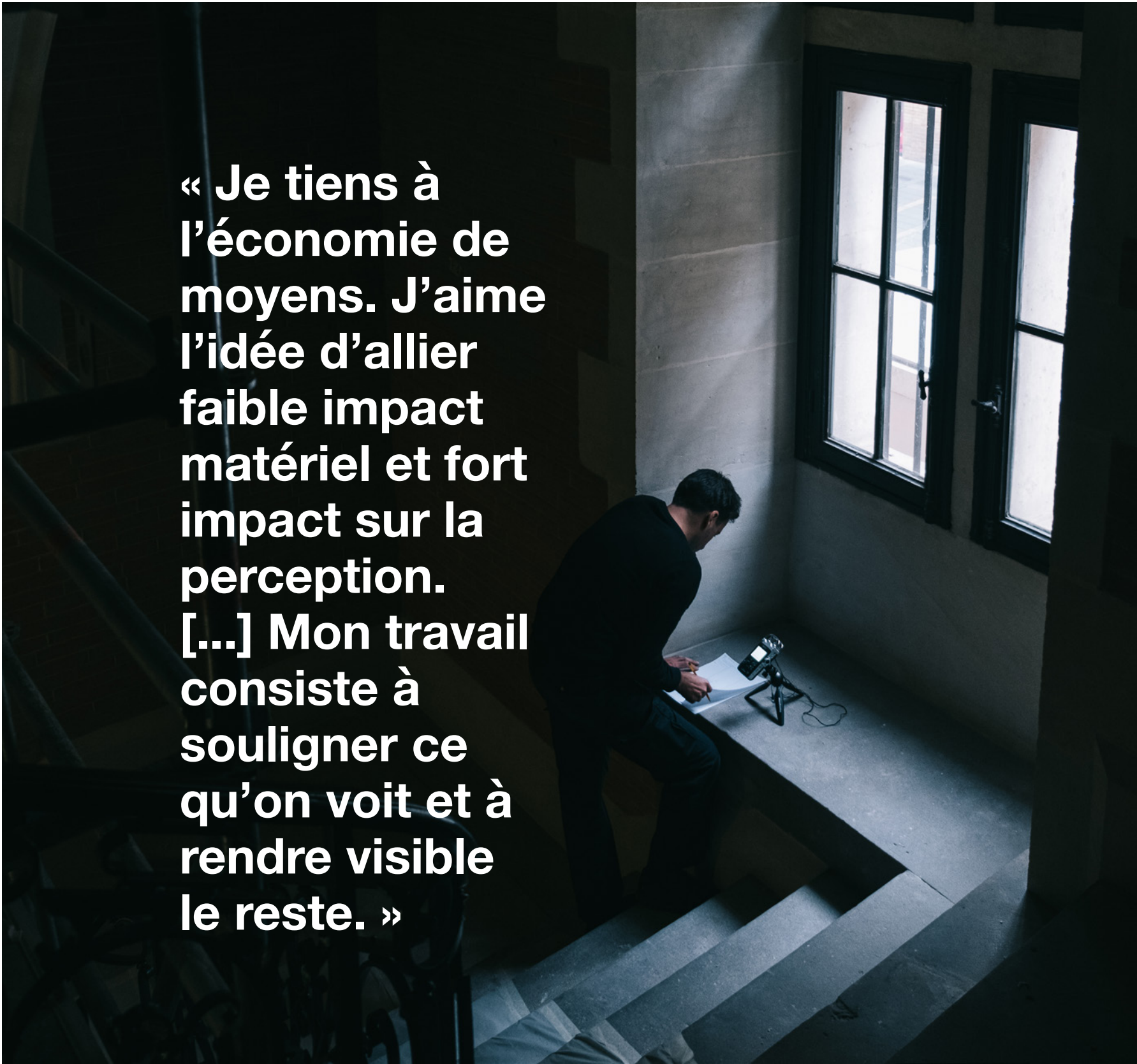
dissimule l'absence d'intérêt sous des postures énigmatiques. Je proposerai un juste milieu. Je fais confiance au visiteur. Il cherchera à aller plus loin si ce qu'il voit l'intéresse, ou bien vivra cette expérience comme bon lui semblera. »

Le soleil a tourné. Dans le cloître, les bruits ne sont plus ceux des outils mais de la pause déjà. Les trois peintres descendent l'escalier avec précaution. En sortant, Valbuena vérifie une dernière fois son enregistreur. Dans l'escalier désert, le silence qui est revenu paraît déjà hanté.



Aura
Pablo Valbuena, 2023
Spectral Poetry [kyiv]
Pablo Valbuena, 2023

« Je tiens à l'économie de moyens. J'aime l'idée d'allier faible impact matériel et fort impact sur la perception. [...] Mon travail consiste à souligner ce qu'on voit et à rendre visible le reste. »



Le musée des Augustins enrichit constamment sa collection. Pas pour le plaisir d’accumuler mais pour créer du sens, combler les lacunes, muscler les fonds. Chaque acquisition charrie son lot d’aventures : coup de cœur de donateur, enchères à suspense, préemption décisive. Un Tournier qui réapparaît ? On mobilise la Ville, l’État et les mécènes. Des sculptures arrachées à Saint-Sernin au 19^e siècle ? On orchestre leur retour au bercail. Un Henri Martin qui éclaire sa jeunesse ? On l’acquiert et on l’expose. Tour d’horizon de ces merveilles, objet de toutes les attentions.



Nicolas Tournier
Le Roi Midas (entre 1620 et 1625)
— Acquis en 2019

Ce *Roi Midas* arrive au musée grâce au don d’un grand collectionneur de toiles caravagesques. Tournier signe ici sa seule œuvre mythologique connue. Le souverain nous tourne presque le dos, sans Marsyas ni Apollon pour l’encadrer, mais ses oreilles d’âne trahissent son identité. Avec cette pièce rare, le musée des Augustins confirme son statut de référence pour le peintre.



Alexandre Falguière
Buste d’enfant (1870)
— Acquis en 2022

Chef de file de l’école toulousaine de sculpture à la fin du 19^e siècle, Alexandre Falguière fut l’ami et le rival de Rodin. Le musée possède 34 de ses œuvres. Autant dire que le natif de la rue Valade y joue à domicile. Le maître manifeste ici son intérêt pour la représentation de l’enfance. Ce garçonnet en costume marin, au regard rêveur, dialogue avec le martyr chrétien Tarcisius dont le plâtre figure à ses côtés en salle. Détail touchant : l’artiste a conservé dans le marbre les traces de modelage de la chevelure, privilégiant la spontanéité à la finition léchée. Cette pièce vient étoffer le fonds consacré à la sculpture du 19^e siècle, l’un des points forts du musée.

Louis-François Lejeune
Promenade aux châteaux de Crac vers les sources de la Garonne (1833)
— Acquis en 2019

Général d’Empire, Lejeune fut directeur de l’École des beaux-arts installée dans l’ancien couvent des Augustins. Il connaissait donc les murs. Cette scène pyrénéenne de 1833 retrouve sa jumelle *La Chasse à l’ours vers la cascade du lac d’Oô*, elle-même achetée par le musée en 2000. Confronté au paysage local, le peintre confessa quelques difficultés : « Les Pyrénées ne me livrent que silences inquiets… », écrivait-il. Pourtant, quelle réussite !





Charles Chasselat
Le Repos de Bélisaire
(1812)

— Acquis en 2020

Entré dans les collections en 2020 avec le concours du Fonds Régional d'Acquisition pour les Musées d'Occitanie, ce tableau met en scène Bélisaire, général byzantin déchu. Le personnage a connu son heure de gloire auprès des peintres du tournant des 19^e et 20^e siècles. Le musée en possède d'ailleurs plusieurs versions. Celle-ci se distingue par son intimité, presque sa discrétion. Chasselat, élève de François Vincent, s'était surtout fait un nom dans la gravure et l'illustration littéraire. On ne l'attendait donc pas un pinceau à la main. Et pourtant : ce Bélisaire révèle un talent parallèle qui lui permit d'exposer au Salon pendant trente ans, de 1812 à 1842.



Sculptures romanes de Saint-Sernin

— Acquises en 2022

Vente à Nevers, enchères disputées, identité mystérieuse du vendeur... ces sculptures romanes du 12^e siècle, collectées à Saint-Sernin et vendues par Alexandre Du Mège au 19^e siècle, reviennent enfin à Toulouse. La figure d'applique en marbre ornait la façade d'origine. L'apôtre sous arcature témoigne quant à lui de la virtuosité des ateliers toulousains, dont on reconnaît la technique spécifique de réalisation des drapés.



Henri Martin
La Course à l'abîme (1882)

— Acquis en 2020

Le Toulousain a 22 ans quand il peint son autoportrait égaré dans ce tumulte. Dans ce pandémonium aux accents baudelairiens, corps lascifs et créatures infernales courent au galop vers leur perte. Ce grand tableau tourmenté étonne pour un artiste réputé lumineux. Sa vie durant, le maître a gardé la toile dans son atelier, y revenant à plusieurs reprises poser des touches tardives. Peinture spectaculaire qui balaie l'image sage qu'on garde trop souvent de Martin.



Nicolas Tournier
Le Joueur de luth

— Acquis en 2024

Drouot, novembre 2024. Cette toile débusquée par le cabinet Turquin complète le corpus toulousain de Tournier. Manquait un grand sujet profane, le voilà. Un musicien, bouche entrouverte, regard surpris, pose suspendue. Tournier peint ce chaînon manquant entre ses compositions religieuses et sa *Paysanne portant des fruits* exposée à la Fondation Bemberg. Mobilisation générale pour l'acquérir : Ville, État, Amis du musée. L'institution de référence pour Tournier compte désormais onze toiles du maître.

Henri Martin
Étude pour les bords de Garonne (vers 1906)

— Acquise en 2025

Vente Rouillac, juin 2025. Le Cercle des Mécènes du musée met la main sur cette étude préparatoire. Henri Martin l'a peinte en 1906 depuis le quai Viguerie, face à la Daurade. Il y traque le soleil d'août dans ses couleurs fauves, empreinte lumineuse qui baignera Les Bords de Garonne dont le Capitole conserve la version définitive. Dès 1888, Toulouse avait convoqué la crème de ses pinceaux et de ses burins pour changer l'hôtel de Ville en galerie de prestige. Martin s'y était taillé la part du lion, traduisant avec ses touches courtes et parallèles cette lumière des quais toulousains qui charme encore les flâneurs d'aujourd'hui.



« Transmettre fidèlement l'intention de l'artiste »

Conservatrices-restauratrices de sculptures, Anne Liégey et Alice Wallon-Tariel viennent d'achever la campagne de restauration de la majorité des chapiteaux de la salle romane, dont les prestigieux exemplaires du cloître du prieuré de la Daurade. Vingt années ont été nécessaires pour mener à bien cette entreprise d'envergure, mobilisant toutes les facettes d'un métier méconnu où dialoguent science et technique, laser et savoir-faire anciens, rigueur méthodique et sensibilité artistique.

Comment votre longue histoire avec la collection romane a-t-elle débuté ?

Anne Liégey : Tout a commencé en 2000 quand Charlotte Riou, la conservatrice en charge de la collection, m'a confié l'étude de l'état de conservation des chapiteaux de la Daurade. De cette expertise ont découlé des campagnes de restauration et de nettoyage pour lesquelles j'ai fait appel à Amélie Méthivier et à Alice Wallon-Tariel.

Quelles techniques employez-vous pour poser un diagnostic ?

Alice Wallon-Tariel : Nous commençons par un examen visuel minutieux (œil nu, lunettes-loupes, binoculaire) puis, si nécessaire, nous effectuons des prélèvements de matière. Sur la collection romane, ces analyses nous ont notamment permis d'identifier la nature des sels présents.

A.L. : Nous avons d'abord cherché à comprendre l'origine des croûtes noires qui recouvraient les chapiteaux. Après la Révolution, ils ont été exposés dans le cloître, protégés de la pluie mais exposés à la pollution atmosphérique. Cette croûte s'est progressivement formée, apportant avec

elle des sels solubles dans la pierre. Ces sels réagissent aux variations de température et d'humidité, provoquant, dans le pire des cas, le soulèvement puis la chute d'écailles.

Quels sont les principaux facteurs d'altération de la pierre ?

A.W.-T. : Les altérations se classent en plusieurs catégories dont les principales : météoriques, biologiques et humaines. Elles se traduisent par l'érosion, la présence d'algues et de lichens, des problèmes de structure (fissures, cassures) et des contaminations chimiques (sels ; pollution). À nous de savoir les reconnaître et de commander des analyses lorsque l'observation ne suffit pas.

A.L. : Les facteurs sont en réalité innombrables. Chaque œuvre est un cas unique : deux sculptures en marbre placées côte à côte dans les mêmes conditions peuvent s'altérer de manière différente. La provenance du marbre, la technique de taille, tout influe sur l'évolution de la pierre. C'est pourquoi nous ne pouvons jamais appli-

quer un protocole standardisé. Chaque intervention doit être adaptée à la singularité de l'œuvre.

Est-ce le cas pour les chapiteaux de la Daurade ?

A.W.-T. : Ces chapiteaux forment une collection homogène, conservée au même endroit. Leurs altérations présentaient donc des caractéristiques communes. Pourtant, dans le détail, chaque pièce révèle ses particularités : certaines présentaient davantage de problèmes de sels, sans qu'on puisse toujours l'expliquer. L'histoire de ces œuvres comporte des zones d'ombre, qui compliquent notre compréhension.

Ce métier très technique revêt-il une dimension artistique ?

A.L. : Notre savoir-faire est manuel mais pas artistique. Contrairement à la restauration de peintures, nous intervenons très peu sur la restitution en sculpture. Si des éléments manquants doivent être reconstitués, nous faisons appel à un tailleur de pierre ou ré-



Alice Wallon-Tariel (en haut) restaure un chapiteau au laser. Anne Liégey utilise la méthode du micro-sablage.

alisons nous-mêmes des moulages à partir de parties intactes. Notre devoir consiste à respecter l'œuvre et transmettre fidèlement l'intention de l'artiste. Notre formation mêle histoire de l'art, modelage, sculpture, dessin et compréhension des matériaux. S'y ajoutent des connaissances scientifiques indispensables pour maîtriser les dosages de produits, gels et solvants.

Les outils et les produits nécessaires à la pratique de votre métier ont-ils évolué depuis les années 2000 ?

A.L. : De nouveaux produits arrivent régulièrement sur le marché, rarement conçus spécifiquement pour la sculpture. Ils sont régulièrement testés pour évaluer leur comportement à long terme et prévenir toute interaction néfaste avec le matériau d'origine. Récemment, les progrès ont porté sur l'utilisation du laser. Souvent, nous commençons par le micro-sablage puis affinons

le nettoyage au laser. Pour les chapiteaux, nous avons inversé le processus. La croûte de pollution était si fine qu'un micro-sablage, même à faible pression, risquait de piquer la pierre. En débutant par le laser, nous avons pu éliminer cette couche de pollution tout en préservant parfaitement la surface originale.

Avec le matériau... et la restauratrice ! D'où vos équipements de protection impressionnants ?

A.W.-T. : Oui nous devons nous protéger selon les types d'interventions, certains produits chimiques sont nocifs, d'autres méthodes, comme le laser et le micro-sablage nécessitent de porter des combinaisons de cosmonaute !

Le musée des Augustins abrite l'une des plus riches collections mondiales de chapiteaux romans, témoignage de l'effervescence artistique toulousaine au 12^e siècle. Ces sculptures proviennent de trois grands édifices religieux de la ville : Notre-Dame de la Daurade, Saint-Sernin et Saint-Étienne. Les chapiteaux sont présentés dans la salle romane conçue au 19^e siècle par Denis Darcy d'après les plans de Viollet-le-Duc. Depuis 2014, la scénographie de l'artiste américano-cubain Jorge Pardo offre un écrin contemporain à ces chefs-d'œuvre médiévaux.



La marque jeune

Depuis près de vingt ans, le musée des Augustins confie ses collections à des guides singuliers : des étudiants qui, après des mois de travail théorique, viennent commenter les œuvres aux visiteurs du weekend. Ce programme intitulé *Parlons des œuvres* connaît une dynamique nouvelle depuis la réouverture de décembre. Soixante jeunes gens conduisent désormais ces visites qui tiennent autant de la professionnalisation que du laboratoire vivant.

Musée des Augustins, un mercredi soir de 2007. Une étudiante en histoire de l'art conduit un petit groupe d'étudiants venus de Jean-Jaurès, de l'INP ou d'écoles de commerce, attirés par le bouche-à-oreille des BDE. Le programme annonce une visite-conversation sur l'amour dans les collections, des chapiteaux romans jusqu'au Salon rouge. L'exercice est nouveau. Les étudiants parlent aux étudiants, sans jargon ni distance. Le pari du service des publics du musée commence à prendre forme.

Tout est parti des résultats d'une étude consacrée aux pratiques muséales des étudiants toulousains. Son constat est sans appel : Toulouse, deuxième ville étudiante de France, ne voit pas suffisamment cette population franchir les portes des Augustins. En cause, un maigre budget, un sentiment d'illégitimité face au discours savant et une préférence toute estudiantine pour les activités qui commencent à la nuit tombée. L'étude souligne par ailleurs un point décisif : « Pour franchir la porte du musée, les étudiants réclament que d'autres étudiants les accueillent », résume Émilie Micouveau, chargée du développement des publics. Une solution s'impose : confier la médiation à ceux-là mêmes qu'on veut attirer. Ainsi naissent les visites-conversations menées par des étudiants en histoire de l'art, puis en arts appliqués, en médiation culturelle, en BTS tourisme ou en prépa littéraire option arts.

Émilie Micouveau recrute alors chaque année une dizaine de stagiaires formés selon un protocole éprouvé : découverte des collections, choix d'un corpus d'œuvres en fonction de leurs affinités propres, étude des dossiers d'œuvres et des monographies, rédaction et validation par la conservation. « Je demande aux élèves de choisir des œuvres qui résonnent avec leur propre histoire, précise-t-elle. Quelqu'un qui pratique la danse depuis des années ou qui se passionne pour le cinéma trouvera naturellement dans nos collections matière à créer des ponts, à tisser des liens que d'autres n'auraient pas vus. » Tout cela avant l'épreuve décisive : les visites test où l'étudiant apprend à métamorphoser huit pages de rédaction en une heure de conversation. Chaque mercredi soir, ces apprentis médiateurs proposent leurs déambulations thématiques. Le public étudiant suit. Les BDE, les universités, les écoles d'ingénieurs et de commerce relaient. Le musée renoue avec les étudiants.

Marthe Pierot comptait parmi ces étudiants-médiateurs en 2012, alors qu'elle préparait un BTS animation et gestion touristique : « Ce que j'en garde de plus précieux, c'est la marque de confiance accordée aux jeunes par la direction du musée. Se retrouver devant des chefs-d'œuvre et en parler librement, c'est exceptionnel. Ce fonctionnement ouvert et inclusif m'a aidée à me sentir légitime et a décuplé mon envie de découvrir les œuvres. » À tel point que, son cursus bouclé et quelques expériences à l'étranger engrangées, elle est revenue au musée des Augustins en 2018 pour occuper un poste de guide-conférencière. Aujourd'hui chargée de mission dans un cinéma d'art et d'essai à Châlons-en-Champagne, Marthe Pierot doit à son stage d'autrefois plus qu'une expérience. Une vocation, peut-être.

« La classe préparatoire prédestine souvent les élèves à la recherche, mais n'est pas professionnalisante. Avec ce programme, elle le devient. »

— Nathalie Cournarie

Dès les années 2010, Nathalie Cournarie, professeure chargée de la spécialité d'histoire des arts en hypokhâgne et khâgne au lycée Saint-Sernin, mesure les bienfaits sur ses élèves. Ces derniers y gagnent en aisance, en assurance. Ils maîtrisent mieux l'exercice du commentaire comparé exigés par l'École du Louvre ou le concours de conservateurs. L'idée d'élargir le programme à l'effectif complet de l'option arts s'impose donc en 2014, donnant naissance à Parlons des œuvres, un dispositif qui transforme la visite-conversation en commentaire d'œuvres comparées. Exit la déambulation thématique d'une heure réservée aux étudiants. Place aux médiations spontanées de dix à trente minutes, proposées à tout visiteur le week-end. Les étudiants choisissent deux œuvres, les documentent, rédigent un texte supervisé par la conservation du musée, puis se jettent à l'eau : « La classe préparatoire est un enseignement universitaire qui prédestine souvent les élèves à la recherche, mais qui n'est pas professionnalisant. Avec ce programme du musée des Augustins, elle le devient », se réjouit Nathalie Cournarie. Ce qui frappe dans ces visites, c'est la manière dont les étudiants s'emparent de l'invitation du musée à dialoguer avec les enjeux contemporains. Émilie Micouveau l'a observé : les questionnements portent désormais sur les figures masculine et féminine, sur les clichés de l'histoire de l'art, sur la manière dont on parlait des œuvres hier et comment on en parle aujourd'hui. Genre, minorités, colonisation, écologie : les questions du siècle surgissent spontanément. Le musée n'est plus ce sanctuaire préservé du temps. Il laisse désormais entrer les débats de l'époque, avec ce qu'ils charrient de fugace et d'urgent.

Parlons des œuvres, **mode d'emploi**

Quand y assister ?

- Vendredis de 14h à 18h : étudiants de l'Institut catholique de Toulouse (licence Médiation et gestion de l'action culturelle)
- Samedis et dimanches de 15h30 à 18h : étudiants d'hypokhâgne et khâgne du lycée Saint-Sernin (option histoire de l'art)
- Nocturnes (une par mois) : étudiants-médiateurs et pauses musicales proposées par les étudiants de l'isdaT (département spectacle vivant)

Comment ça marche ?

Aucune réservation nécessaire. Les jeunes médiatrices et médiateurs sont postés dans les salles. La visite se veut libre et conversationnelle.

Esprit de famille

Depuis la réouverture, le musée des Augustins amplifie sa vocation d'accueil des familles. Le nouveau billet tribu (deux adultes et jusqu'à six enfants pour 15 euros) concrétise cette volonté d'accessibilité, tout comme la participation fin mars au dispositif municipal *Weekend en famille*. Mais au-delà de ces mesures, c'est toute une philosophie à l'adresse des familles qui façonne le quotidien du musée.

Au cœur de cette démarche : le principe d'horizontalité. « Nous ne travaillons pas pour les publics mais avec eux », résume Aurélie Albajar, responsable du service des publics. Refusant le vieux jeu de l'asymétrie entre celui qui sait et celui qui apprend, elle porte avec toute l'équipe de médiatrices une conviction forgée par des années d'expérience auprès des publics. Cette égalité transforme les ateliers en espaces de découverte mutuelle où adultes et enfants se trouvent sur un même plan face à l'œuvre. Horizontalité aussi avec les médiateurs : « Les visiteurs nous nourrissent autant que nous les enrichissons », reconnaît Aurélie qui fait référence aux nombreuses rencontres animées par les médiatrices et les conférencières du musée auprès des publics les plus divers : détenus, personnes en situation de handicap ou structures hospitalières.

Cette philosophie a fini par gagner l'espace même du musée. Avec *Le Musée à jouer* (voir ci-contre), la médiation a pris ses quartiers au cœur même du parcours des collections. « Il y a vingt ans, c'était inenvisageable, confie Claire Ponselle, en charge de l'Action éducative. Personne n'osait bousculer la sacralité de l'espace muséal. » Ces quelques mètres carrés consacrés aux familles marquent donc un pas décisif : « Un musée d'aujourd'hui, ce sont les collections et le public », assure-t-elle.

Deuxième principe : le plaisir comme vecteur d'apprentissage. « On retient parce qu'on fait et qu'on prend plaisir à faire », synthétise Claire Ponselle. L'expérimentation prime sur l'explication magistrale, la pratique sur le discours. Les techniques restent accessibles : « Le résultat n'est pas important, c'est le moment qui compte. » Dernière exigence : toute activité doit naître des collections, du monument, de l'histoire du lieu : « La programmation est un vrai dispositif de médiation, pas une simple animation », insiste Aurélie Albajar. Pas question de plaquer ici des activités qu'on pourrait voir ailleurs. Même les intervenants extérieurs articulent leur pratique aux œuvres pour créer des propositions uniques. Cette triple approche horizontale, sensible et patrimoniale, redessine l'accueil des familles. Et chacun trouve aisément sa place.



Weekend en famille :
activité créative en salle avec
une médiatrice

LA PROGRAMMATION

LE MUSÉE À JOUER

Deux espaces permanents dans le parcours. Dans l'escalier Darcy : L'ombre cachée (retrouver la sculpture à partir de silhouettes), l'atelier vitrail (composer des motifs colorés sur table lumineuse), le jeu du paysage. Dans l'église : coin lecture, alcôve sonore pour écouter des récits, jeu tactile (matériautheque bois, pierre, velours), jeu du portrait, chasse aux détails dans le tableau La Chasse.

BÉBÉS Ô MUSÉE

Dès 6 mois / avec *Stéphanie Combes*

Une expérience sensorielle avant l'ouverture du musée. Les bébés découvrent l'espace, touchent le parquet, explorent les reflets de lumière. L'intervenante propose des activités adaptées : écouter des échos, observer à travers un tube, chanter. Un moment pour que parents et enfants vivent ensemble cette découverte.
28 mars à 9h30 (Weekend en famille), 18 avril et 20 juin à 9h30

ŒUVRES CONTÉES

3-5 ans / avec *Douyou Démone*

La conteuse invente des histoires drôles à partir des œuvres. Devant un tableau ou une sculpture, elle raconte, interagit avec légèreté. Son humour touche aussi les adultes.
30 décembre (En route avec Taupinette !), 28 février (Il était un petit cas d'eau) et 25 avril (En route avec Taupinette !) à 10h30

ATELIER PARENTS-ENFANTS

Dès 3 ans - Certains samedis matin - 10h30-12h30

Dessin, collage, modelage. Adultes et enfants découvrent ensemble, sur un même plan. Pas de hiérarchie du savoir, mais un moment de création autour des collections.

P'TITS ARTISTES

6-12 ans - Certains samedis et lundis, jeudis, vendredis des vacances - 10h30-12h30 et 14h-16h

Les plasticiennes du musée proposent des techniques variées : sérigraphie, impression sur tote bag, modelage, livre pop-up. Le résultat n'est pas important, c'est le moment qui compte. Toutes les activités sont reliées aux collections.

PETITS PAS AU MUSÉE

Dès 2 ans - Gratuit - Pendant les vacances scolaires.

Une première approche du musée pour les tout-petits.

VISITE EN FAMILLE

Dès 7 ans - Premier dimanche du mois à 11h

Une découverte accessible des collections pour tous.

PAUSE YOGA EN FAMILLE

Dès 7 ans - 1h15 / avec *Géraldine Avisse*

La sérénité du Grand Cloître, le rythme lent, le bien-être et l'intériorité : c'est le cadre de cette pause yoga étendue aux enfants. Un moment de partage en famille, comme nulle part ailleurs.
22 février et 14 juin, de 10h30 à 11h45.

PARCOURS HUMOUR ET FANTAISIE

Dès 6 ans / avec *Béatrice Forêt*

Avec un personnage décalé, Béatrice guide les familles dans le musée. *Arpentons la maison, du cloître aux salons* : une cousine lointaine cherche ses souvenirs dans le musée rouvert (*21 et 29 décembre, 19 avril à 15h*). *À tes amours, cours toujours !* Explore le thème de l'amour à travers les collections (*14 février à 16h30*).

VISITES EN LSF



À partir de 7 ans - 25 participants / Avec les conférencières et deux interprètes
29 mars à 15h et 30 mai à 15h30

WEEKEND EN FAMILLE

28-29 mars - Entrée payante billet tribu, activités gratuites (bébés ô musée, atelier parents enfants, visite en famille, ateliers artistiques pour tous...)





Quentin Pellestor Veyrier

« Je suis fou des musées »

En février 2025, Quentin Pellestor Veyrier reprenait à Colomiers le restaurant de l'étoilé Yannick Delpech. Ses assiettes lui ont valu un succès immédiat et les lauriers des guides gastronomiques. En marge de la cuisine, ce chef de 32 ans nourrit une passion pour les musées, à la naissance de laquelle celui des Augustins est loin d'être étranger.



Anonyme
Nostre Dame de Grasse
Détail
15^e siècle

duquel il s'est employé à satisfaire cette boulimie muséale : « Camille déteste ça mais c'est plus fort que moi. Il faut que je l'y traîne... et je ne sais pas m'arrêter. » Le couple attend un enfant, et si la chambre n'est pas prête, la bibliothèque est déjà fournie : « À Florence, j'ai acheté au bébé quatre livres sur les Médicis. Il me tarde de les lui lire. »

Madeleine

Demandez-lui sa plus belle expérience dans un musée, il se lancera dans le récit de sa découverte du département des armes et armures du Metropolitan Museum de New York. Interrogez-le sur son musée français de cœur, il citera les Augustins : « J'ai grandi à Narbonne. Ma grand-mère m'emmenait de temps en temps à Toulouse faire des courses avec mes cousins. On ne repartait jamais sans visiter le musée des Augustins. » Une madeleine dont l'évocation suffit à réveiller en lui l'enfance et « la beauté du grand cloître, des chapiteaux romans et de Notre-Dame-de-Grasse ». Inclinations naturelles pour cet ancien cancre magnifique dont les cours d'histoire étaient le seul remède à sa détestation chronique de l'école : « Rester assis et subir m'a toujours été insupportable. Aujourd'hui encore, j'ai du mal avec les réunions qui durent plus de 20 minutes. Mais en cours d'histoire, je ne voyais pas le temps passer. La transmission du passé, des savoir-faire, des arts, du patrimoine, exerce sur moi une grande fascination. J'aime quand l'histoire surgit dans le présent, que ce soit devant un film populaire comme le Troie de Petersen avec Brad Pitt, dans les jardins de Narbonne où l'on ne peut pas mettre un coup de pioche sans tomber sur des morceaux d'amphore, ou dans des livres d'histoire plus exigeants. »

Temps long

Cette même obsession de l'histoire et de la transmission irrigue sa pratique culinaire. Quentin Pellestor Veyrier évoque ses maîtres avec la dévotion qu'on réserve d'ordinaire aux icônes. Putelat d'abord, chez qui il débarque à quinze ans à Carcassonne, puis Gilles Goujon à l'Auberge du Vieux-Puits (« Des chefs hyper difficiles, hyper paternalistes et adorables. ») Londres ensuite, au Dorchester, chez Ducasse, puis, avant Le Meurice, L'Ambroisie, le restaurant mythique de Bernard Pacaud place des Vosges, où il apprend une vérité

universelle : « Pacaud nous répétait que personne n'invente jamais rien. Que tout a déjà été fait ailleurs ou à une autre époque. Un jour, il avait créé un foie gras au fenouil et vin rouge. Tous les critiques s'extasiaient sur cette invention. Mais en fouillant dans un livre sur la cuisine romaine, il a découvert que le plat existait déjà dans l'Antiquité. » Voilà qui explique probablement sa cuisine fondée sur le goût et les terroirs occitans, qui refuse les deux principaux tics de l'époque : les fioritures et la tendance à l'amnésie. En quelques mois, la Maison Pellestor-Veyrier a décroché au Gault&Millau un 16/20, trois toques, et le trophée Jeune Talent décerné à Camille Hubert. Cette reconnaissance fulgurante a son revers. « Depuis l'ouverture, je n'ai le temps de rien. Je n'ai mis les pieds que trois fois au centre-ville. » Sa prochaine virée toulousaine sera donc forcément pour le musée des Augustins : « Je l'ai visité pour la dernière fois quelques mois avant la fermeture. Je suis curieux de découvrir la nouvelle disposition des lieux et cette nouvelle entrée. Je l'ai vue en photo. C'est magnifique. » En attendant, dans moins de deux heures, le service reprendra. Des clients s'attableront au salon. Et quelque chose du temps long passera dans les assiettes.

Murs de brique, ciel de voûtes et chapiteaux sculptés. Voilà le décor délicieusement monastique de la boutique des Augustins. Dotée d’un coin café embaumé par des effluves de violette et de fénêtra (pâtisserie toulousaine iconique), elle propose 500 références inspirées des collections. L’offre est large : carterie, affiches, collection frappée du logo du musée, cosmétiques, librairie, etc. Quant à l’esprit de la maison, il est tourné vers la consommation durable (priorité aux artisans locaux, approche éco-responsable et valorisation des savoir-faire du territoire). Un havre pour flâner, feuilleter, acheter et musarder au calme avant de rejoindre le tumulte de la cité.



01 Brique logo musée des Augustins - Fabriqué à Toulouse par la société le Briquetier - Pour chaque brique achetée vous participez au mécénat des colonnes du grand cloître > 18€ / **02 Mini toile et son chevalet** Portrait de la Baronne de Crussol - 7x10 cm > 6,50 € / **03 Mug logo** - Porcelaine, passe au lave-vaisselle et micro-ondes > 8,90 € / **04 Reproduction Dame Tholose** version dorée ou noire pailletée - Fabriqué en Dordogne. Métal et socle en pierre du Périgord - 25cm > 28,50 € - 15 cm >14,50 € / **05 Tote bag** - 100% coton, très résistant > 8,50 € / **06 Reproduction de colonnes du cloître** - Artisan d’art l’Atelier Marchand à Sorrèze - 16cm > 16,50 € / **07 Coffret aquarelle Le massage** - Vendu dans sa boîte cadeau > 29,90 €.

★ Cette rubrique est un clin d’œil aux moines ermites de saint Augustin, anciens occupants du couvent devenu musée des Augustins. Leur saint patron relate dans Les Confessions un épisode fameux : entendant une voix lui intimer l’ordre : « Prends et lis » (Tolle, lege), il tombe au hasard sur une épître de saint Paul et y trouve le salut. L’équipe du musée fait sienne cette intuition qui veut que le hasard d’une lecture, d’une visite, d’un podcast ou d’un film puisse infléchir une existence. Elle vous souffle donc de quoi approfondir la visite et prolonger l’esprit augustinien... la promesse de salut en moins ! *Ces articles ne sont pas en vente à la boutique du musée*

Exposition Ségoffin à Corronsac

Victor Ségoffin, dont la Judith exposée aux Augustins brandit son trophée avec un aplomb très Troisième République, a longtemps régné sur les commandes officielles : Élysée, Louvre, Palais du Luxembourg, etc. Sa commune natale, Corronsac, à 25 km au sud de Toulouse, lui consacre une exposition à l’occasion des 100 ans de sa mort. On y redécouvre ce Grand Prix de Rome au style nerveux et subtil, partagé entre académisme et modernité.

Exposition Victor Segoffin, jusqu’au 15 janvier 2026, salle de la Mairie - Corronsac. Entrée libre, visite commentée les mercredis de 15h à 18h.

Cléopâtre, génie politique

La Mort de Cléopâtre de Rixens (1874) occupe un pan de mur au musée et une place à part dans le cœur de ses habitués. La belle inanimée sur son lit d’or, les profils de papyrus, les servantes effondrées, tout y respire cette égyptologie du 19^e siècle qui préférerait l’exotique à l’exact. Pour connaître la reine, mieux vaut écouter la série documentaire en cinq épisodes que lui consacre France Inter. En confrontant le tableau au podcast, on mesure l’écart entre l’image et l’histoire, ce qui n’empêche pas d’aimer passionnément l’une et l’autre.

Cléopâtre, le génie politique, par Philippe Collin, sur radiofrance.fr et les plateformes de podcasts.



Bruges-la-Morte

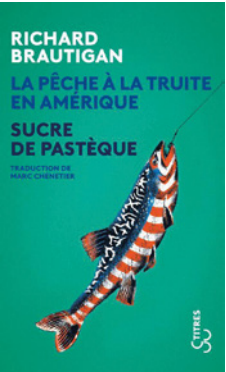
Si l’atmosphère étrange de *La Course à l’abîme* de Martin (1882) et du *Cauchemar* de Thivier (1894) vous a saisi, lisez sans tarder *Bruges-la-Morte* (1892). Le Belge Rodenbach y raconte l’errance d’un jeune veuf dans la cité flamande, à la poursuite d’une danseuse qui ressemble trait pour trait à la disparue. Cela finit mal, naturellement. Même symbolisme et même érotisme morbide dans ce roman que dans les œuvres de Martin et Thivier. Rodenbach y ajoute ce que seule la littérature permet : le sortilège de la langue et sa musicalité.

Bruges-la-Morte, Georges Rodenbach, Folio, 128 pages, 3 euros.

Fantômes, 60 histoires hantées

Une âme quittant le purgatoire de Joseph Roques est un tableau discret que vous avez peut-être croisé sans le voir. L’illustratrice Delphine Jacquot, elle, l’a repéré ; mieux, elle en a tiré une illustration pour un livre dans lequel l’historien de l’art Alexandre Galand dresse un panorama des histoires de fantômes et de revenants. L’éditeur conseille sa lecture à partir de 10 ans, ce qui n’empêchera pas les adultes d’y trouver leur compte

Fantômes, 60 histoires hantées, Alexandre Galand, Delphine Jacquot, Seuil jeunesse, dès 10 ans, 56 pages, 23,90 euros.



Sucre de pastèque

Flora Moscovici fait partie des artistes contemporains invités à créer dans les interstices du parcours muséal. Son installation Des briques et des pastèques s’inspire de Sucre de pastèque, roman américain culte de la contre-culture des sixties. Dans cette fable post-apocalyptique, les murs de la cité sont en sucre de pastèque, matière étrange qui change de couleur selon le soleil du jour. Flora Moscovici reprend ce principe de transformation perpétuelle en couvrant les murs de couleurs changeantes dont le temps viendra à bout.

La pêche à la truite en Amérique suivi de *Sucre de pastèque,* Richard Brautigan, 384 pages, Bourgeois



Les ambitieux: Que mes œuvres soient vues dans ce musée un jour anonyme, 25 ans, Cahors **Que la ville ressemble au musée** anonyme 30 ans, Toulouse **Les physionomistes:** Le buste de Louis XIV ressemble à Max Verstappen anonyme, 19 ans, Toulouse **Les candidatures spontanées:** Être la prochaine personne qui restaurera le musée, anonyme, 20 ans, Toulouse **Devenir la conservatrice** anonyme, 24 ans **Les passeurs:** Que mes enfants s'éveillent à la beauté des œuvres d'art anonyme, 53 ans, Toulouse **Revenir et caresser des gargouilles et partager ce moment avec mes petits-enfants** anonyme, 73 ans, Montpellier **Les candidats à la métamorphose:** Avoir les ailes de Mercure au niveau des chevilles, anonyme, 25 ans, Toulouse **Que les gargouilles se réveillent et deviennent mes amies,** anonyme, 7 ans, Toulouse **Devenir une statue,** anonyme, 3 ans, Toulouse, Saint-Cyprien **Entrer dans les peintures et vivre cette époque pendant quelques jours,** anonyme, 24 ans **Les ludiques:** Faire de la tyrolienne d'un bout à l'autre anonyme 41 ans, (illisible) **Videogames** anonyme 28 ans, Londres **Une montagne russe** anonyme, 7 ans, Tenerife **Les conquis:** Danser avec mes copines. Vive l'art, vive la culture, vive la vie ! anonyme, 20 ans, Paris **Rien du tout c'est trop bien, d'habitude j'aime pas les musées, mais grâce à vous j'aime** anonyme, 13 ans, Toulouse **Courir, crier, toucher les tableaux** anonyme, 10 ans, Toulouse **Les réservés:** Voir des tableaux qui font moins peur Méline, 9 ans, Toulouse **Moins de gens nus** anonyme, 10 ans, Toulouse **Les aventuriers:** Trouver des passages secrets avec mon frère anonyme, 11 ans, Toulouse **Les pratiques:** Qu'il fasse plus frais anonyme, 25 ans, Lyon **Que le musée soit plus grand** anonyme, 8 ans, Toulouse, mais bientôt à Paris **Que les travaux finissent plus vite pour voir la suite** anonyme, 11 ans, Wernherke **Les Airbnb:** Rester pour l'été, il fait trop chaud chez moi anonyme, 20 ans, Toulouse Agen **Y habiter, c'est combien le loyer charges incluses ?** anonyme, 22 ans, Toulouse **Vivre dans le musée pour l'architecture et jardiner dans le cloître** anonyme, 40 ans, Toulouse **Les voluptueux:** Y rencontrer un beau gosse pour pouvoir dire plus tard qu'on s'est connus ici anonyme **Des nocturnes pour amoureux** anonyme, 53 ans, Villeneuve-Minervois **Faire l'amour à ma femme devant le nu de Cléopâtre sur une peau de bête** anonyme, 31 ans, Toulouse **Revenir avec Amandine quand on aura 40 ans, et rire encore devant les zizis des statues** anonyme, 23 ans, Toulouse

Le musée des Augustins est un établissement de la Direction des musées et monuments de la mairie de Toulouse. Cette direction comprend également le musée des Arts Précieux - Paul-Dupuy, le musée Saint-Raymond, le musée Georges-Labit, le Château d'eau, la chapelle de La Grave, la chapelle des Carmélites, le Castelet, le monument à la gloire de la résistance, l'église du Gesù, la basilique Saint-Sernin, le couvent des Jacobins.

Horaires exceptionnels

Vacances de Noël

Du 19 Décembre 2025 au 04 Janvier 2026

Ouverture de 10h à 18h

Fermé les mercredis et jeudis

Horaires à partir du 5 janvier 2026

Lundi, jeudi, vendredi de 12h à 18h

Samedi et dimanche de 10h à 18h

Nocturne mensuelle (jusqu'à 21h)

Fermé les mardi, mercredi, 1er janvier,

1er mai, 25 décembre

Tarifs

5€ / 3€ / billet «tribu» 15€

Gratuité pour les moins de 6 ans et pour tous les visiteurs le premier dimanche de chaque mois.

Boutique-librairie-café

Ouverte selon les horaires du musée.

Ouverture exceptionnelle

le mercredi 24 décembre de 10h à 16h.

Infos & billetterie :

www.augustins.toulouse.fr

Musée des Augustins

21 rue de Metz 31000 Toulouse

+33 (0)5 61 22 21 82

augustins@mairie-toulouse.fr

www.augustins.toulouse.fr

f | @ | in MAIRIE DE  TOULOUSE

